les règles posées par Quentin (cf. t. V, p. xv : « *minus stricte* »). Même si l'on n'admettait pas les principes critiques de Quentin, la valeur de cette édition doit être reconnue, du fait de l'ancienneté exceptionnelle des manuscrits mis hors de pair. Il est curieux de constater, malgré cela, que leur archétype lui-même est parfois fautif (p. ex. III *Reg.* VII, 9 *intrinsecus* pour *extrinsecus* ; IV *Reg.* IX, 29 : *regis* pour *rege*). Les éditeurs ont bien raison de recourir à une correction conjecturale, mais, dans ces cas, la bévue ne doit-elle pas être attribuée à une minute d'inattention de saint Jérôme lui-même?

Pierre COURCELLE.

Sciences historiques.

E. CAVAIGNAC, *Histoire générale de l'antiquité* (Public. de la Fac. des lettres de Strasbourg, fasc. 102) : Paris, Les Belles-Lettres, 1946, 579 pages, 320 francs.

Auteur d'une monumentale *Histoire de l'antiquité* en cinq volumes, directeur de la Collection *Histoire du monde*, et dans cette Collection auteur des deux volumes : *Le monde méditerranéen jusqu'en 400 av. J.-C.* et *La paix romaine*, comment M. Cavaignac a-t-il été amené à nous donner ce volume récapitulatif? Il nous le dit dans son *Avant-Propos* : ce livre est issu de son enseignement, et l'idée lui en a été suggérée par la demande des étudiants d'histoire ancienne soucieux de répondre à ce que le programme de la licence présente comme une interrogation générale distincte des épreuves appelées questions spéciales.

Cette circonstance explique l'aspect du livre, qui ne contient pas de bibliographie, s'en remettant sur ce point aux excellents volumes de la Collection *Clio*.

Cette considération pédagogique appelle aussi une réflexion : le lecteur non historien demeure épouvanté devant la masse de faits que contiennent ces quelque six cents pages et admire — ou plaint — les candidats qui doivent affronter ce savoir encyclopédique. Qu'y faire? Nous savons bien qu'il faut demander le plus pour obtenir le moins, et nous pouvons faire confiance aux étudiants pour le travail d'élimination.

A qui ne cherche dans ce livre qu'une instruction désintéressée s'offrent maints sujets de méditation. Celui qui se présente d'abord à un latiniste est relatif à la place faite au monde romain. D'abord, il faut noter que l'ouvrage s'arrête au début de l'ère chrétienne, et qu'ainsi se trouve éliminé l'immense développement de l'histoire impériale. Mais il est curieux de voir comment, dans ce chaos qu'est l'histoire générale de l'antiquité vient s'insérer l'histoire romaine : une première fois, à propos des Étrusques qui s'installent à Rome (p. 249), puis lors du

heurt avec la confédération samnite (p. 331), enfin au moment de la compétition relative à la Sicile (p. 342) et à l'arrivée de Pyrrhus (p. 339). Modeste entrée en scène, propre peut-être à décevoir le lecteur, mais susceptible, d'autre part, de nous offrir une image de la réalité plus juste que ne le font les histoires compartimentées ; sans compter qu'il y a un certain intérêt dramatique à voir se glisser ainsi sur la scène du monde, comme à la dérobée, celui qui va être demain le protagoniste.

A cet égard, le propos de l'auteur est nettement indiqué à deux reprises : d'une part à la page 517 : « Nous avons... considéré avant tout le monde méditerranéen. Mais, si les Grecs et les Romains dans des accès de lyrisme pouvaient citer Rome comme la capitale du monde, ils n'ignoraient pas qu'il entrait dans cette affirmation une large part d'hyperbole. » L'Orient représentait « un monde mystérieux et immense, qu'ils savaient au moins n'être nullement négligeable. Beaucoup mieux renseignés qu'eux sur ce monde, nous sommes tenus d'indiquer à quel point de son évolution il était parvenu vers le début de l'ère chrétienne ». Et, relativement à l'autre grand fait qui va accompagner le développement de l'Empire romain, l'avènement du christianisme, l'auteur s'explique, p. 546, dans la conclusion de son dernier chapitre : « Nous avons achevé de faire le tour des faits qui ont préparé la diffusion du christianisme à l'orient de l'Empire romain. »

Il ne faudrait pas croire, cependant, que la question de Rome soit traitée par prétérition : si les péripéties de l'histoire héroïque sont mentionnées avec quelque désinvolture (p. 332 : « on peut admettre que toutes les victoires romaines n'ont pas été remportées uniquement par la plume des annalistes »), en revanche sont amplement mis en valeur certains aspects qui préparent à comprendre le rôle de Rome et les caractères spécifiques de sa culture : organisation sociale et administrative (p. 333 et suiv.), situation agraire (p. 428 et suiv.), institutions religieuses (p. 507 et suiv.). Avouerai-je cependant que le livre se termine sur une espèce d'insatisfaction? Les derniers mots sont pour Artaban et son contemporain Gondopharnès. Deux noms semblables à tant d'autres que nous avons vu défiler au cours des millénaires dans une histoire chaotique et sans signification perceptible, au moment où va commencer une période de l'histoire du monde dont Rome et le christianisme vont fournir les deux pôles d'orientation : n'était-ce pas le lieu de nous préparer à ce tournant de l'histoire par un dernier chapitre évocateur et quasi-prémonitoire, que M. Cavaignac était mieux que personne préparé à écrire et que, semble-t-il, appelait ce beau livre?

J. Marouzeau.

Georges DUMÉZIL, *Tarpeia* : Paris, Gallimard, 1947, 294 pages.

« *Tarpeia* », c'est le titre du dernier des cinq mémoires que contient ce nouveau volume sur la conception tripartite du monde chez les plus anciens Romains. On se demandera pourquoi il a été choisi. Pour le moment, laissons-nous persuader par l'Avant-propos : les deux premières études (*De Janus à Vesta* et *Suovetaurilia*) concernent le culte et, plus précisément, le rituel ; les suivantes (*Jactantior Ancus, Mamurius Veturius* et *Tarpeia*) traitent de nouveaux personnages « héroïques » de l'annalistique romaine. La méthode, nous dit M. Dumézil, quoique toujours à prédominance philologique (au sens étroit du terme), est plus stricte et plus sûre dans le premier cas, exige plus de souplesse dans le second. Que nos remarques soient donc centrées sur l'un et l'autre aspect de la recherche.

Il y a deux façons directes d'étudier un rituel : d'après les « livres sacrés », quand on les possède ; par la comparaison avec d'autres rituels du même peuple. Et, même en pareille matière, où la stabilité est exceptionnelle, on ne saurait faire abstraction de l'évolution historique. Telle n'est pas la méthode de M. G. Dumézil, on le sait : il part de l'extérieur, sur le postulat d'une communauté de base entre le monde indo-iranien et le monde latin, et fort des résultats probants qu'il a déjà acquis. Ainsi de longues démarches, qui remontent des archanges zoroastriens à la littérature védique, puis reviennent aux faits iraniens, préparent les quelques pages (p. 97-113) où est rappelé, plutôt qu'étudié en son domaine propre, le rôle de Janus comme « dieu initial » (et le *rex sacrorum* qui, protocolairement, précède les trois flamines majeurs, serait son prêtre) et où Vesta (dont le *pontifex maximus*, qui les suit, serait « plus sûrement encore » le sacerdote) est considérée surtout comme divinité des *extrema*, tout en étant rattachée à la troisième fonction (malgré quelques lignes prudentes, et fort justes, au bas de la p. 107). C'est qu'en fait les données romaines sont appelées à appuyer le groupement des données indo-iraniennes (le double Vayû et les deux Mainyû d'une part ; les « déesses » Sarasvatî, Anâhitâ et Armaiti de l'autre) autant que de leur rapprochement elles tirent quelque lumière. M. Dumézil a pris grand soin (p. 94-97) d'éviter le reproche de cercle vicieux et de justifier une exposition qui, comme le travail, va « en zigzag ». Nous lui donnerons volontiers quitus. Mais il faut avouer qu'à mesure qu'on s'éloigne des rapprochements majeurs, les ressemblances apparaissent plus vagues ou générales, et la part des hypothèses croissante. Et ni Vesta ni Janus n'en sortent élucidés, pas plus qu'historiquement le *rex sacrorum* et le *pontifex maximus* ne répondent à la limitation — même

supposée originelle — qui est ici suggérée. Du moins le mémoire justifie-t-il l'importance antique de ces deux divinités un peu pâlies.

L'étude des *suovetaurilia*, rapprochés pour le rituel et la destination (purification, médication préventive et restauration de forces) de la *sautrâmanî* indienne, apparaît dans l'ensemble convaincante. M. Dumézil a bien marqué en quoi les *trittyes* grecques représentent un état d'usure et de confusion du même sacrifice, pourquoi chez les Latins Mars y a prédominé du fait d'une indigence mythique qui n'étonne pas chez ce peuple. Sa démonstration est un modèle.

J'en rapprocherais volontiers le quatrième mémoire, très riche de substance, bien qu'il n'atteigne pas à une élucidation aussi complète. Il s'agit du forgeron Manurius Veturius, qui fabriqua les douze *ancilia*, mais qui aussi prêtait son nom au figurant que, vers le 14 mars, on menait annuellement à travers Rome en frappant de baguettes les peaux dont il était revêtu. Rite d'expulsion de la « vieille année » (p. 242-243)? La date est loin d'être probante, et d'autres difficultés subsistent. Ces bizarreries pourtant, s'éclairent un peu (non autant que le voudrait M. Dumézil) de rapprochements avec les mythes indiens et germaniques qui amalgament des légendes relatives aux talismans (plus ou moins clairement fonctionnels ; cf. p. 209-210 !) et d'autres relatives aux divisions de l'année.

Nous croyons, au contraire, qu'il faudrait reprendre complètement l'étude d'*Ancus Martius*. Parti de deux vers, en vérité étranges, du VI^e^ chant de l'*Énéide* (815-816), M. Dumézil fait de ce roi un démagogue, représentant de la troisième fonction, et qui achève le cycle des quatre souverains vraiment « organiques » ou « nationaux » (Romulus et Numa pour les deux aspects de la souveraineté, Tullus Hostilius pour la fonction guerrière, Ancus Martius pour la fonction économique). Mais voici le défaut de méthode : les *faits* inscrits sous ce règne par Tite-Live ou Denys d'Halicarnasse (!) sont invoqués pour appuyer une spécification (économique) remontant à la préhistoire religieuse des Latins, tandis que leur *couleur* anachronique est rapportée à l'état même de Rome au début du III^e^ siècle, quand se précisait l'élaboration de l'annalistique (cf. p. 176 ss.). Excès dans les deux sens, il nous semble : trop de confiance en la survie lucide d'un passé dès longtemps révolu ; trop de déférence à un « réalisme » historique qui refuse de remonter au delà d'une date arbitrairement choisie. Sans compter la contradiction interne du système ainsi construit. A notre sens, Ancus devrait être étudié d'une part comme doublet de Servius Tullius, de l'autre comme exemple d' « étrusquisation » d'un roi « national » ; et dans le cadre d'une construction annalistique dont les éléments sont sensiblement plus anciens que le début du III^e^ siècle (mais non préhistoriques !).

Il y a beaucoup d'esprit, et sans doute quelque réalité, dans le rapprochement de *Tarpeia* et de cette Gullveig (« Ivresse de l'or ») que les Ases, entrant en guerre avec les Vanes (et l'on sait avec quelle vraisemblance M. Dumézil a rapproché cette guerre de la lutte, mythique, entre Latins et Sabins, précédant la fusion de la troisième classe fonctionnelle avec les deux autres), cherchent à tuer à coups d'épieux, puis à brûler. Mais il faut avouer l'obscurité de la *Völuspâ*, et que les éléments littéraires récents ont si bien déguisé l'ancienne figure de Tarpéia que ses traits primitifs sont quasi impossibles à reconnaître. A nous en tenir au nom, nous sommes obligés de concevoir une figure étrusque sabinisée ; et la localisation de la légende sur le Capitole est une confirmation et un indice de date tardive (cf. p. 281 ss.). Mais l'étude de M. Dumézil n'en est pas moins un précieux enrichissement du dossier.

Sur ce second ordre de recherches, comment conclure plus nettement que l'auteur lui-même? Elles posent, dit-il, « avec une urgence accrue, ce qui nous paraît être le problème central et, par conséquent, la tâche principale de la philologie des origines romaines : comment concevoir le travail d'adaptation, d'actualisation historique et géographique qui a organisé la légende des premiers siècles de Rome en grande partie à l'aide de mythes pré-romains, indo-européens? ». Certes ; et cette inquiétude d'une tâche incroyablement complexe explique peut-être que M. Dumézil ait imposé à son recueil le titre de *Tarpeia*, si chargé de poésies diverses. Mais son apport propre, bien que plus dispersé et en partie plus contestable en ce livre que dans certains des précédents, y est encore enrichi et sera fondamental dans l'entreprise qu'avec lui nous appelons de nos vœux.

Jean BAYET.

E. KORNEMANN, *Gestalten und Reiche. Essays zur alten Geschichte* : Leipzig, Dieterich, 1943, XII & 490 pages.

Un maître quitte son enseignement et prend congé de ses disciples en publiant travaux érudits, conférences ou articles parus dans des revues, maître dont l'autorité ne laisse indifférent aucun historien de l'Antiquité. Toile de fond : le monde méditerranéen, d'où l'ouvrage, malgré la disparate des titres, tire une unité non factice[1].

Heilige Städte (*Zum Städtewesen der Sumerer und Etrusker*) (p. 1-10)

1. Autres chapitres que cette recension ne traite pas : *Aegypten und ägyptisches Volksleben vor* 2000 *Jahren* (p. 11-37). *Alexander und seine Makedonen* (p. 38-59). *Aus der Geburtsstunde eines Gottes* (p. 60-79) (Ptolémée, fils de Lagos, et Sérapis). *Die unsichtbaren Grenzen des römischen Kaiserreiches* (p. 323-338) (États vassaux). *Adler und Doppeladler im Wappen des Deutschen Reiches* (p. 402-415). *Barthold Georg Niebuhr* (p. 416-431). *Theodor Mommsen* (p. 432-453).

oppose l'*urbs sacra* à la *polis* grecque, celle-là issue de conceptions religieuses pré-indo-européennes (enceinte tabou, voie sacrée, arc de triomphe = passage à travers une ouverture étroite symbolisant une renaissance), celle-ci prototype de la cité politique.

Herrscherkult und Herrscherfeste im Altertum (p. 80-100). L'origine du culte impérial est dans le culte des « héros » et des personnalités vivantes (Héraklès, Platon), le panthéisme considérant dans le souverain une manifestation de la divinité ici-bas. En l'absence d'une tabelle chronologique de ses œuvres, il est impossible de savoir dans quelle mesure, sur ce point, Kornemann nous donne sa pensée définitive[1]. Si ce chapitre présente des documents intéressants et peu accessibles, il omet les éléments authentiquement romains (le culte du génie), dont la fusion avec les conceptions hellénistiques confère au culte des empereurs des traits visiblement occidentaux[2].

Griechische und römische Geschichtschreibung (p. 101-111), antithèse entre l'historiographie grecque rationaliste et l'historiographie romaine annalistique et moraliste, donc éducatrice.

Staat und Wirtschaft im Altertum (p. 112-133). « L'État moderne est économique, l'économie antique est étatiste » (p. 119).

Der junge Caesar, Augustus, Tiberius (p. 169-273), triptyque, où les ressemblances, les oppositions, les nuances donnent une vision juste d'un ensemble dont les parties sont trop souvent étudiées isolément[3].

Die Varusschlacht (p. 274-303). L'exploit d'Arminius trouve un chantre de plus... et une nouvelle localisation, dans la *plaine* (Dion, 60, 8, 7, s'étant mépris sur le sens de « saltus »), en Westphalie, plus près du Rhin.

Das Problem des Niedergangs der antiken Welt et *Zwischen zwei Welten* (p. 339-401). Penché sur le « déclin » (Niedergang), non la « décadence » (Untergang) du monde antique, l'auteur diagnostique comme symptôme d'une évolution : recul de l'hellénisme, dépopulation, repliement militaire, absolutisme, hypertrophie de l'État, mysticisme.

Des généralisations, fruits d'années d'analyse, que ce recueil offre à profusion, aucune n'est indifférente ; plusieurs soulèvent la discussion. Le règne des empereurs philosophes, par exemple[4] (Trajan, Hadrien), consacre, pour Kornemann, une rupture avec le principat d'Auguste,

1. Plus explicite dans *Römische Geschichte*, II, p. 123. Stuttgart, Kröner, 1939.

2. Voir les arguments solides de D. M. Pipidi, *Le numen Augusti*, *Rev. des Études latines*, IX, 1931, p. 83-112 ; X, 1932, p. 506-507. — Dernièrement : D. Norberg, *La divinité d'Auguste dans la poésie d'Horace* (*Éranos*, 1946, p. 389-403). — J. Tondriau, *Le point culminant du culte des souverains* (*Les Études classiques*, XV, 1947, p. 100-113).

3. « César était le plus génial, Auguste le plus intelligent » (p. 236). « César a sacrifié sa vie, Auguste sa famille, Tibère son humanité à l'État » (p. 272).

4. *Hadrian und der Donauraum* (p. 304-322).

l'idéologie stoïcienne du sage-roi s'installant alors au pouvoir (p. 308, 459). Faute d'une définition, cela dépend évidemment de l'idée que l'on se fait du principat. Mais où l'historien se prend à son propre jeu, c'est en substituant aux faits une construction, logique sans doute, mais arbitraire, qui repose sur une opposition principat-dominat, valeurs nullement comparables. « Spécifiquement romaine fut la transition à cette forme nouvelle que nous appelons principat[1]. » Or, il existe *un* principat, celui des Anciens, non un système échafaudé par des théoriciens modernes. L'oublier, c'est se méprendre sur la nature du pouvoir impérial et sur la portée de l'œuvre augustéenne.

Ce ne sont là probablement que féconds malentendus. Plus graves sont des interprétations d'origine bien connue : « Geschichte ist nicht nur die Lehrmeisterin der Gegenwart, sondern ebenso ist auch die Gegenwart Lehrerin der Erkenntnis vergangener Zeiten » (p. 134). Sous l'emprise du milieu politique, cette projection dans le passé d'expériences contemporaines, si instructive et attrayante qu'elle soit, tourne dangereusement au mirage : l'historien contemple avec satisfaction deux êtres dont la similitude semble garantir la parenté. En réalité, il n'y a qu'un objet et son image. Le chapitre « Römische Geschichte » (p. 134-168), avec ses évocations de « Rassenforschung », d' « exceptionnelle vitalité de la race nordique à laquelle appartiennent les Italiotes » (p. 138), de principat, prototype du « Führerstaat »[2], ne nous rassure pas quant à la sérénité de l'homme de science.

Cela dit, et étant donné les circonstances, ce livre, avec treize planches et leur commentaire, trois cartes, une bibliographie sommaire, mais précise, est riche d'enseignements et de suggestions[3].

J. BÉRANGER.

Donne di Roma antica (8 fascicules parus sous les auspices du Reale Istituto di studi romani) :

I. Enrica MALCOVATI, *Clodia, Fulvia, Marzia, Terenzia* : 1945, 30 pages, 35 Lires.

II. Ettore PARATORE, *Plotina, Sabina e le due Faustine* : 1945, 25 pages, 35 Lires.

1. « Ganz spezifisch römisch war der Uebergang zu dieser neuen Form, die wir Prinzipat nennen,... » (p. 150). « Erst als die Stadt aufhörte, die Reichszentrale zu sein, starb auch der tief römisch und italisch verankerte Prinzipat ab... » (p. 161).

2. « Damit ist der Führerstaat in Europa geboren worden und bezeichnenderweise hat dabei ein Etrusker, Octavians Freund Maecenas, ein letzter Sprössling aus diesem so arg verkannten Volke, Pate gestanden » (p. 154).

3. La référence (p. 462) de l'article de H. Schönbauer, *Wesen und Ursprung des Prinzipats*, est : Savigny-Zeitschr., Röm. Abt., 47, 1927,...

III. Giulio GIANNELLI, *Giulia e Servilia* : 1945, 19 pages, 30 Lires.
IV. Aurelio Giuseppe AMATUCCI, *Domitilla; Elena, madre di Constantino* : 1945, 20 pages, 30 Lires.
V. Aristide CALDERINI, *Le donne dei Severi* : 1945, 17 pages, 30 Lires.
VI. Enrica MALCOVATI, *Donne ispiratrici di poeti nell'antica Roma* : 1945, 24 pages, 30 Lires.
VII. Santo MAZZARINO, *Serena et le due Eudossie* : 1946, 23 pages, 30 Lires.
VIII. Giuseppe CORRADI, *Cornelia e Sempronia* : 1946, 39 pages, 40 Lires.
(Un autre fascicule d'Arturo SOLARI, *Galla Placidia, Teodora*, est annoncé.)

Cette série d'études sur un certain nombre de femmes qui ont joué un rôle ou dans la littérature ou dans l'histoire ne constitue pourtant pas un ouvrage d'ensemble sur la femme romaine. Chaque auteur ayant traité son sujet dans le sens où le portaient ses préférences et l'ordre de ses recherches, il en est résulté pour l'ensemble une grande variété, mais aussi quelque émiettement.

Ainsi Mme Malcovati, dans le premier fascicule, nous rappelle les principaux épisodes de la vie de Clodia, de Fulvia, de Marcia et de Terentia, et, s'appuyant sur une bibliographie très fournie, examine les faits qui n'ont pu trouver encore une solution tout à fait satisfaisante. Mme Malcovati discute les différentes hypothèses qui ont été échafaudées et propose sa solution. Elle trouve l'explication de l'étrange conduite de l'austère Caton vis-à-vis de sa femme Marcia dans l'obéissance aux principes de la philosophie stoïcienne de ce même Caton. Mais, sans vouloir retenir l'accusation d'avarice sordide soulevée contre Caton par des historiens tant anciens que modernes, ne doit-on pas penser avant tout à la survivance d'une coutume ancienne de la société romaine primitive où les femmes étaient communes à tous les hommes?

A propos de Lesbie, Mme Malcovati donne une explication bien féminine de l'émancipation des femmes romaines à la fin de la République : c'est pour lutter contre la concurrence des mimes et des courtisanes élégantes et spirituelles, venues de la Grèce et de l'Orient, que les matrones auraient abandonné leur quenouille pour apprendre l'art de plaire.

Avouerai-je que le fascicule VI, également de Mme Malcovati, me paraît moins satisfaisant? Mme Malcovati s'est proposé de reconstruire les figures des femmes ayant inspiré certains poètes latins, en tenant compte de la tradition littéraire qui a pu influer sur leur représentation. But séduisant, évidemment, mais qui ne me paraît pas atteint tout à fait dans l'étude. N'est-il pas hasardeux d'ailleurs de parler, par exemple,

de la femme qui a empoisonné la vie de Lucrèce, étant donné que nous n'avons à peu près aucune certitude sur la vie de Lucrèce et que nous ne savons rien de la femme qui aurait pu lui inspirer les accents amers du livre IV? Chez Lucrèce, comme chez Catulle, ou Tibulle, ou Properce, ne conviendrait-il pas de relever d'abord les thèmes érotiques, toujours les mêmes, avant d'imaginer, à l'aide de leurs vers, l'histoire des amours des poètes?

Il n'y a pas non plus, dans les études sur les femmes qui ont joué un rôle dans l'histoire, de plan déterminé qui permette de voir plus clairement l'influence croissante des femmes dans la politique et le gouvernement romains.

Dans le fascicule sur Cornélie et sa fille Sempronia, M. Corradi brosse d'abord le tableau de l'époque où elles ont vécu et de la situation politique et sociale à Rome à ce moment. M. Corradi étudie et discute ensuite quelques points particuliers déjà épineux dans la tradition antique comme l'inimitié entre la gens Sempronia et la gens Cornelia, la grande différence d'âge entre Cornélie et son mari Sempronius, l'attitude de Sempronius Gracchus, tribun de la plèbe, à l'occasion des procès des Scipions, le payement de la dot fait par Scipion Émilien avant les délais stipulés. Quant à déterminer l'influence politique que Cornélie a pu exercer à travers ses fils sur les événements politiques de l'époque, la question paraît insoluble, puisque les témoignages sont rares, peu sûrs, et que les lettres de Cornélie, qui devraient en apporter la preuve, sont généralement considérées comme apocryphes.

M. Giulio Giannelli, parmi les femmes nombreuses qui ont passé dans la vie de César, en a choisi deux pour montrer l'influence que les femmes acquièrent à partir de ce moment sur la politique romaine. Influence indirecte que celle exercée par Julie, la fille du dictateur, qui, douce, soumise, sans volonté autre que celle de son père et de son mari, s'est contentée de jouer le rôle que son illustre père avait tracé pour elle. Il n'en est pas de même pour Servilia, mère de M. Junius Brutus, que M. Giannelli nous présente comme le véritable chef de la gens Servilia et la première femme à intervenir d'une façon directe dans les événements politiques, après le meurtre de César. C'est par l'attachement aux traditions républicaines de la gens Servilia que M. Giannelli explique l'attitude de Servilia à ce moment, attitude bizarre évidemment si nous admettons l'amitié profonde et solide entre César et Servilia. Car, complice peut-être de la conjuration, elle aida en tout cas de toutes ses forces, et en faisant pression sur le Sénat, la cause des meurtriers, non seulement parce qu'elle était la mère de Brutus et la belle-mère de Cassius, mais parce que l'attachement de la Romaine aux traditions de sa famille l'avait emporté sur l'admiration de la femme pour le génie de César.

M. Ettore Paratore, à propos des impératrices Plotine, Vibia Sabina et les deux Faustine, veut apporter avant tout la démonstration des analogies nombreuses entre l'empire du Ier et celui du IIe siècle. Il pense même que, si l'opposition sénatoriale avait eu sous les Antonins, pour exprimer ses sentiments et ses réactions, un artiste aussi puissant que Tacite, Plotine, Sabina et les deux Faustine auraient pour nous le même relief que Livie, Messaline, Agrippine, Octavie ou Poppée. Je me demande pourtant si l'on peut, comme le fait M. Paratore, renverser simplement cette proposition et, d'après la facilité avec laquelle on peut réfuter toutes les médisances et les commérages dont l'imagination dévergondée de quelques historiens tardifs a corsé la vie de ces impératrices, remettre en question toute l'histoire de la maison des Césars. Si, en effet, les anecdotes scandaleuses sur la vie privée des impératrices Plotine, Sabine et les deux Faustine sont calquées très nettement sur les modèles fournis par les femmes des Césars, nous pouvons évidemment y reconnaître la manie des thèmes et des clichés où se complaît la pensée des Romains, ce qui n'empêche pas cependant que sur les mœurs à la cour des Césars il y a des documents nombreux et des témoignages concordants.

Les « donne dei Severi », comme nous les montre M. Calderini, ont porté au point culminant le pouvoir des femmes dans le gouvernement de l'Empire. L'étude de M. Calderini, sans apporter de faits nouveaux, est néanmoins d'une lecture extrêmement attachante, en partie par les suggestions de travaux qu'elle contient. Je voudrais insister seulement sur l'habileté extraordinaire de ces princesses syriennes, issues de la famille des grands prêtres de Baal, qui ont su, sans rien renier de leurs aspirations philosophiques et religieuses innées, s'imprégner de l'esprit pratique et positif des Romaines parvenues au pouvoir. Julia Domna est peut-être l'impératrice qui rappelle le plus Livie par l'influence vigilante qu'elle a exercée sur son mari, par son énergie indomptable dans les moments de crise. Sa sœur Julia Maesa, plus tard, a su préparer et réaliser l'avènement d'Élagabal et celui d'Alexandre Sévère en suivant minutieusement le schéma tracé pour la proclamation d'un empereur depuis le règne de Galba.

Malgré le rôle prépondérant des « donne dei Severi », pour M. Mazzarino la prédominance des femmes est pourtant une des caractéristiques du Bas-Empire. Pour lui, c'est seulement après le triomphe du christianisme et la prise du pouvoir par les chrétiens que la femme, au centre de la vie religieuse, a pu, par là même, prendre sa place également au centre de la vie politique. Serena, la nièce de Théodose, est en tout cas la première femme à poursuivre une politique personnelle de grande envergure, radicalement opposée à celle de son mari Stilichon, qui vou-

lait la séparation complète d'avec l'empire d'Orient et l'alliance avec les Barbares. Mais Serena ne réussit à triompher que de Stilichon, et l'arrivée d'Alaric à Rome provoqua la mort de Serena tout en démontrant l'échec de sa politique, qui avait tendu à maintenir intacts l'empire et la civilisation romaine. L'influence du milieu qui a agi si fortement sur les femmes des Sévères est relevée également par M. Mazzarino dans le bref parallèle qu'il esquisse entre Serena et Eudoxie, la femme d'Arcadius. Malgré de grandes ressemblances de caractère et d'éducation, ces deux femmes ont manifesté leur activité dans des domaines très différents ; Serena, à Rome, était dominée par les problèmes politiques, Eudoxie, à Constantinople, par les problèmes religieux. Par contre, la princesse byzantine Eudoxie Licinia, devenue par son mariage avec Valentinien III impératrice d'Occident, se verra, à cinquante ans de distance, aux prises avec les mêmes problèmes politiques que Serena et, avant tout, celui des relations entre l'empire et les Barbares. Dans une note magistrale, M. Mazzarino examine la question tellement embrouillée de l'invitation qui aurait été adressée par Eudoxie Licinia au roi vandale Genséric à se rendre à Rome. Le fascicule de M. Mazzarino est d'ailleurs un des plus importants tant par l'étude de faits et d'événements peu connus que par la rigueur scientifique que l'auteur apporte à cette étude.

M. Amatucci, par le choix de ses deux personnages, Flavia Domitilla et Hélène, indique déjà que son étude visera surtout à souligner le rôle du christianisme dans la vie de la femme. Revenant dans son introduction à l'empire du 1er siècle, M. Amatucci laisse à penser que seul le christianisme était capable d'opérer le redressement nécessaire dans les mœurs relâchées à l'époque des Césars et de ranimer vis-à-vis de la femme les sentiments de respect qui s'étaient évanouis avec l'abandon des croyances religieuses et des traditions anciennes. Les textes nous donnent pourtant, en général, de la Romaine une image autre que celle d'une créature faible, superstitieuse, sans grande personnalité, et victime en somme dans les mariages, qui n'étaient plus conclus « liberum quaerendorum causa ». Elle était beaucoup plus énergique et plus autoritaire, à mon avis, et M. Amatucci le reconnaît d'ailleurs implicitement à un autre endroit, lorsqu'il attribue l'expansion du christianisme surtout aux femmes romaines, par l'influence qu'elles ont eue sur les hommes. A propos de Domitilla, M. Amatucci étudie la pénétration du christianisme dans la maison des Flaviens. En parlant d'Hélène, il est d'avis, malgré la tradition généralement admise, qu'elle était chrétienne avant son fils Constantin, mais il ne peut soutenir son hypothèse que par des raisons psychologiques. Ainsi il interprète l'attitude de Constantin — les yeux levés vers le ciel — sur la célèbre monnaie, comme la

preuve d'un sentiment religieux profond qui aurait été inculqué à l'empereur par l'éducation maternelle. Il a été relevé pourtant que cette attitude hiératique n'est pas particulière à Constantin, mais que des princes hellénistiques surtout figurent dans cette même attitude sur d'autres monnaies encore. Dans la question de l'invention de la croix par Hélène, l'argumentation de M. Amatucci ne me semble pas non plus concluante.

Les réserves faites sur quelques points de l'une ou l'autre de ces études n'ôtent rien au grand intérêt qu'elles présentent ; elles constituent des pierres d'attente, propres à fournir une base à une étude générale qui s'impose sur la femme dans l'histoire et la société romaine.

M. WESTER.

André PIGANIOL, *L'empire chrétien (325-395)* : Histoire générale de G. Glotz, Histoire romaine, t. IV, 2e partie, Paris, Presses universitaires de France, 1947, in-8°, XVI-446 pages.

Avec ce volume, qui complète le tome IV interrompu par la mort de Maurice Besnier, s'achève l'*Histoire romaine* dans la collection fondée par G. Glotz. Il ne ressemble guère aux autres. Les auteurs de ces manuels — car, sans donner au mot la moindre nuance péjorative, il ne s'agit que de manuels — aussi bien dans l'exposé des faits que dans leur interprétation, s'attachaient surtout aux certitudes, mettaient l'accent sur elles et, s'ils signalaient loyalement leurs déficiences, le faisaient toujours brièvement, comme s'ils cédaient malgré eux à la contrainte de leurs scrupules, en dissimulant mal le regret pudique d'avoir à avouer les imperfections de l'histoire. Il en va différemment avec M. Piganiol. Ici comme dans ses manuels antérieurs, *La conquête romaine* et *Histoire de Rome*, au moins le lecteur attentif, déjà instruit de la période traitée et qui cherche les raisons de la juxtaposition de deux faits ou de deux phrases, aura le sentiment très vif, malgré certaines affirmations un peu catégoriques, que l'inquiétude l'emporte en lui sur la certitude confortable, qu'il éprouve plus de plaisir à poser des problèmes qu'à en trancher, à suggérer des réflexions et des recherches qu'à présenter des résultats déjà solidement acquis ; une fois de plus, il se révèle remarquable animateur et guide de l'enquête historique intelligemment menée parmi les interconnexions multiples qui unissent les manifestations de la vie individuelle ou collective. Une autre originalité, plus extérieurement visible, se traduit dans le plan même de l'ouvrage, sur lequel certains des tomes précédents eussent incontestablement gagné à être construits. Pour en marquer les avantages, il suffira, en priant de jeter un coup d'œil sur la table des matières du tome III de la même *Histoire*

romaine, qui traite uniquement règne par règne du Haut-Empire, de signaler qu'un tiers de celui-ci étudie l'Empire du IVe siècle non plus dans ses dirigeants et dans leurs actes, mais dans son organisation, son fonctionnement et sa civilisation, c'est-à-dire dans les conditions de sa vie. On est mis enfin en contact avec l'être collectif qu'est l'Empire, au lieu de l'être exclusivement avec tel ou tel empereur : gain intellectuel et historique à proprement parler inappréciable.

Donc, après une vingtaine de pages donnant un bref tableau des différentes parties de l'Empire en 325, deux cent cinquante, et pas davantage, présentent « les personnages et les événements », ces événements dont une épigraphe empruntée à Valéry nous informe qu'ils « sont » — entendons, bien entendu, qu'ils sont seulement — « une écume ». Il y aurait, d'ailleurs, à dire sur cette affirmation et l'exposé qu'il leur consacre montre assez que M. Piganiol, s'il l'adopte, l'interprète du moins plus justement que son auteur ne l'a formulée. Cet exposé demeure concis, jusque dans le pittoresque auquel sa place est faite, un pittoresque jamais banal, qui jaillit de courtes anecdotes, de citations de quelques mots que personne ou presque n'a su cueillir ou épingler aussi habilement auparavant, un pittoresque sans grands tableaux ni scènes épiques, à touches légères, jamais accumulées et, néanmoins, souvent puissamment évocatrices. Tant de concision appauvrit rarement l'information et lui laisse toujours toute la clarté désirable, clarté dont la vérité contraint à dire qu'elle pourra paraître parfois un peu sèche et dure dans son dépouillement, mais qui, volontairement sans aucun doute, n'en rehausse qu'avec plus de force les contrastes. La chronologie fournit ordinairement la charpente du récit et le résultat est plus d'une fois, pour Constantin par exemple, remarquable, tant les liens de cause à effet ressortent en relief accusé avec une surprenante économie de moyens, en l'espèce de mots. Une exception unique à ce principe : tout Valens étudié avant Valentinien Ier. On devine le motif de cette priorité : le souci de rattacher Gratien, qui suit l'un et l'autre, immédiatement à son père. Il reste que beaucoup de décisions de Valens se comprennent mal sans la connaissance préalable des événements occidentaux, et les allusions fréquentes qu'il est indispensable de faire à ceux-ci ne vont pas sans quelque malaise, d'autant mieux ressenti qu'il ne se produit pas ailleurs.

Le plus attachant, dans cette première partie, pour le lecteur moyen, est la série des portraits d'empereurs ou autres personnages de premier plan, présentés le plus souvent pour un empereur au moment de sa disparition, pour les autres lorsqu'ils jouent le principal rôle. Brossés selon la même méthode que le récit des faits, à traits précis et incisifs, avec des détails dont la portée substantielle dépasse largement l'importance

apparente, tous sont extraordinairement vivants, Constance II et Valentinien Ier comme le pape Damase ou saint Ambroise. Ils appellent, pourtant, une remarque.

Tous, en effet, s'accompagnent de jugements intellectuels, politiques et moraux où se traduisent sans ambages les sympathies ou les répulsions de M. Piganiol. Je dois avouer que le principe même de ces jugements me paraît personnellement critiquable. A vrai dire, ceux-ci me choquent beaucoup moins que tant d'autres, si fréquents dans des livres d'histoire : assurément parce qu'ils sont formulés en fonction d'idéaux dont le niveau intellectuel commande le respect. Le principal, qui s'affirme dès la dédicace du volume à la mémoire de Chr. Pfister, « savant et libre esprit », implique la croyance en l'éminente valeur de la recherche scientifique et l'horreur pour toute violence infligée à la pensée comme à l'écrit où elle s'extériorise. Voilà qui change des prises de position politique ou sociale qui déterminent habituellement les jugements des historiens. Tout bien pesé, néanmoins, et même sur ce plan supérieur, des réserves continuent à s'imposer. Car il conviendrait d'établir au préalable qu'un moderne peut équitablement admirer ou flétrir les hommes d'autrefois au nom d'idéaux que n'entourait point, de leur temps, un large consentement. Au surplus, on sent bien qu'en grande partie l'antipathie marquée à saint Augustin (p. 232-233 : « professeur chahuté » ; « les *Confessions*... trahissent la déformation rhétorique et l'insincérité ») a pour cause « la théorie de l'obscurantisme » (p. 419) qu'il a présentée. Mais se tromperait-on grossièrement en soupçonnant aussi à son origine, pour une part secondaire certes, réelle pourtant, l'impatience éprouvée à constater que l'action de la philosophie de saint Augustin « demeure encore aujourd'hui très vivante » (p. 233) et que, lorsqu'il juge « utile et heureuse » la décadence de l'Empire, les « temps modernes » lui procurent encore des « émules » (p. 411)? Humainement, mieux valent à coup sûr cette sincérité, vibrante malgré sa discrétion, ce contact direct offert avec une pensée ou une sensibilité — choisir entre les deux mots est embarrassant — dont l'expression sobre n'annihile point la chaleur, qu'une frigidité impassible, pratiquement, d'ailleurs, irréalisable. Mais historiquement? Érigés en méthode constamment appliquée? Et quelle utilisation sera faite de ces jugements par qui, faute de scrupules, de connaissances ou de temps, sera presque fatalement tenté d'y négliger certaines nuances?

Dans le même ordre d'idées, il me faut également dire mon inquiétude devant l'emploi fréquent d'expressions empruntées au vocabulaire le plus contemporain. « Commission d'épuration » (p. 127), « réforme de structure » (p. 128), « statut de l'Université de Rome » (p. 189 et 352), « nationalisation » et « rationalisation des entreprises » (p. 302-303),

« bars » où se pressent les soldats qui fuient le combat et les hommes du peuple qui critiquent le gouvernement (p. 336 et 364), « sketchs » mimés par des « stars » (p. 387), etc. : tout cela rend l'exposé vivant, mais d'une vie artificielle ; tout cela, en outre, ne va pas sans péril, car le lecteur peu averti risque de franchir en toute innocence la frontière au delà de laquelle la comparaison devient trahison.

Taches de forme[1], non pas de fond. Celui-ci est d'une solidité admirable, appuyé sur une documentation dont on ne fera pas à M. Piganiol l'injure de louer le sérieux et l'étendue. Il se trouve souvent en présence de données ou de solutions contradictoires. Il est alors rare qu'il n'opte pas, maintenant une opinion antérieurement défendue par lui (ainsi, naturellement, sur la psychologie et la religion de Constantin), mais n'hésitant pas à la modifier (ainsi pour le nom *paganus*, sur lequel son interprétation de l'*Histoire de Rome*, p. 498, rappelée par H.-I. Marrou dans cette *Revue*, 1946, p. 359, cède maintenant la préférence à la synonymie avec *gentilis* -ἐθνικός, p. 382). Une prudence et une loyauté exemplaires se manifestent toujours lors de ces choix. Ainsi, après avoir relevé deux versions fournies par les sources, il s'empresse de reconnaître (p. 193, n. 141) : « La conciliation esquissée dans notre exposé est précaire. » Cette parfaite franchise donne le ton général : rien n'est moins péremptoire ni didactique que ce livre ; il ignore l'argument d'autorité et, loin d'escamoter les difficultés, les souligne.

Nulle part l'intérêt de l'ouvrage n'est plus vivement ressenti que dans sa seconde partie, qui a pour titre « Les institutions et la vie sociale » et qui, pour aucune période de l'histoire romaine, n'a son équivalent en aucun livre français ni même, pour le IVe siècle, en aucun livre étranger. Dispersés dans la première partie au hasard de la chronologie, les traits de l'évolution alors subie par la civilisation au sens le plus large du mot s'y trouvent rassemblés selon un plan logique. Pour chaque chapitre, vie économique, organisation du pouvoir central et de l'administration provinciale, exigences de l'État, organisation sociale, vie religieuse, intellectuelle et morale, l'aboutissement est un tableau de la situation en 395. Mais le IVe siècle est souvent largement débordé : vers l'avenir, naturellement, tel qu'il s'annonce déjà par extrapolation si aucun accident n'en vient bouleverser les données ; tout aussi largement vers le passé, en raison du souci inévitable d'opposer le Bas au Haut-Empire et d'expliquer le passage de celui-ci à celui-là.

1. Une seule faute matérielle fâcheuse : p. 85, l. 4, « dévaluation » n'a, semble-t-il, aucun sens et doit être un lapsus pour « déflation ». — Ailleurs, quelques vétilles : Marcellinus et Marcellin, Silvanus et Silvain, Hepthalites pour Hephtalites (p. 91), références insuffisantes (p. 128, n. 9, l. 7) ou inexactes (p. 278, n. 20, l. 2-3) ; ce qui échappe au plus minutieux des auteurs.

A titre d'exemple, voici la conclusion (p. 311) du paragraphe consacré à l'empereur : « L'empereur du Bas-Empire est tout différent de ce César à la tête claire, pas du tout métaphysique, au style dépouillé, à la simplicité pleine de charme, qui est au départ de la lignée impériale. Le César du Bas-Empire fait songer tantôt à Justinien, tantôt à Charlemagne et tantôt à Haroun al Raschid : icône byzantine, chef barbare déguisé en vicaire de Dieu, sultan d'Orient. » Deux phrases, chacun le sent, d'une extrême densité et où la sûre acuité du trait fait songer à l'eau-forte : les phrases aussi lourdes de sens, aussi riches, sont monnaie courante dans ce livre. Celles-ci révèlent clairement de quel côté penchent les sympathies de M. Piganiol. Rien de surprenant dans ses préférences, tant sont grandes ses affinités intellectuelles avec le César des débuts de l'Empire tel qu'il le définit. La tête claire, le style dépouillé, la simplicité pleine de charme constituent certaines des qualités éminentes qu'on goûte vivement à chacune de ces pages. Quant à la métaphysique, niée en l'espèce, semble-t-il, de façon un peu trop abrupte, penser que M. Piganiol n'éprouve pour elle aucun attrait particulier n'est sans doute pas le diminuer. Il écrit, à propos de Théodose (p. 271), que l'humilité « n'est pas une vertu d'empereur » : autre formule trop brutale (saint Louis !), mais qu'en l'atténuant je transposerais volontiers pour dire que la métaphysique n'est pas indispensable à l'historien.

Et pourtant, si répulsif que soit évidemment pour lui, sans acception de personne, du seul fait de la théorie comme de la pratique du pouvoir impérial, l'empereur du IVe siècle, M. Piganiol admire cette époque. Il entre si bien en communion avec elle, il se rend à soi-même un compte si complet et lucide des difficultés auxquelles elle a dû faire face ainsi que des solutions qu'elle a, bon gré mal gré, cherché à leur apporter, qu'il se refuse à la condamner. Les douze pages de conclusion générale posent le problème de la décadence romaine et y répondent par une négation énergique. Aucune des raisons internes invoquées jusqu'ici ou même imaginées par M. Piganiol n'échappe à sa critique dans l'examen qu'il fait de leur portée réelle. Il est assez piquant — émouvant aussi, car c'est l'effort d'une pensée constamment active qu'exprime ce changement — de constater que les motifs mis en avant dans la conclusion de l'*Histoire de Rome* sont maintenant écartés. A la phrase finale de celle-ci (p. 513), « mais surtout parce que les voies commerciales se sont déplacées insensiblement de la Méditerranée vers l'axe Rhin-Danube, parce que toutes les routes ne conduisaient plus à Rome », s'oppose désormais ce jugement (p. 416-417) : « On n'a pas le droit de parler d'un déclin du commerce méditerranéen... Si la paix romaine avait duré, on eût pu voir une civilisation d'Europe centrale prospérer dans le rayon-

nement de la civilisation méditerranéenne. » Aussi une cause extérieure à l'Empire, les invasions barbares, fournit-elle cette fois la vraie, l'unique raison de sa chute. Alors qu'il opérait, dans tous les domaines, un « fécond travail de métamorphose » (p. 421), créant du neuf, s'adaptant et surmontant les crises, ces invasions ont tout arrêté et ruiné. Idée ramassée dans la formule, certainement inoubliable, par laquelle s'achève le livre (p. 422) : « La civilisation romaine n'est pas morte de sa belle mort. Elle a été assassinée. »

Mais les formules les mieux frappées, les plus frappantes, présentent parfois les défauts de leurs qualités. Celle-ci n'échappe pas à ce risque : en grossissant, elle élimine. Assassinat, soit. Mais d'un Empire complaisant, trop heureux d'accepter des Barbares dans ses armées à la place des citoyens. Mais d'un grand corps affaibli, déchiré par des convulsions qu'il ne parvenait pas à maîtriser, dissocié par des aspirations séparatistes et des discordes religieuses, miné par le mécontentement des classes souffrantes, en l'occurrence la grande majorité de ses habitants. Ces nuances indispensables et graves, M. Piganiol en fournit les éléments en cours de route, avec mainte précision accablante. Le malheur est qu'en cette page de conclusion il ne consente à voir en elles que des épiphénomènes. Tout cela, dit-il, a « pour origine... la guerre perpétuelle menée par les bandes inorganisées des Germains ». Il me semble plutôt que tout cela était en germe de bonne heure, avant l'Empire, dans ce qui devint le monde romain : les invasions ont hâté l'évolution du mal, elles ne l'ont pas créé. Et j'espère avoir assez clairement montré en quelle estime je tiens ce livre pour hasarder de conclure sur cette réserve.

André Aymard.

R. Marichal, *L'occupation romaine de la Basse-Égypte, le statut des auxilia (P. Berlin 6866 et P. Lond. 1196 = Fay. 105)* : Paris, Droz, 1945, in-8°, 89 pages, 3 fac-similés.

C'est de l'étude paléographique du P. 6866 A de Berlin que M. Marichal est parti, et, dans le présent livre, plusieurs pages sur le *ductus* et les abréviations s'adressent spécialement aux paléographes. Mais de cette première enquête M. Marichal est passé à un commentaire proprement historique. J. Lesquier avait déjà reconnu l'importance du texte, mais il n'avait pu qu'en recueillir quelques données. Le commentaire précis et substantiel de M. Marichal rendra aux historiens le plus grand service.

Il s'agit d'un livre de comptes courants d'une centurie d'une cohorte auxiliaire. Ce livre devait être tenu par le *signifer*. Au nom de chaque soldat est jointe la date de son entrée au service (Lesquier avait cru

qu'il s'agissait de la date de la rédaction du texte), son origine, l'indication du montant de ses dépôts, celle des versements et déductions opérés en cours d'année. La rédaction du texte est à dater entre 192 et 196.

M. Marichal a confirmé ou corrigé bien des détails de l'histoire de l'armée d'Égypte. La cohorte qu'il étudie aurait dispersé ses détachements de Babylone à Rinocorura, elle avait sans doute son centre administratif à Péluse. Plus de la moitié de son effectif semble avoir été composée d'*ex castris* ; quant au reste, les purs Égyptiens n'en étaient pas exclus, contrairement à l'avis de J. Lesquier ; on a la surprise d'y rencontrer même un citoyen romain.

La solde annuelle, qui devait être de 75 deniers sous Auguste, a été portée à 100 deniers par Domitien, en même temps que la solde des légionnaires passait de 225 à 300. En revanche, les auxiliaires n'ont pas bénéficié de l'accroissement de solde dont Commode a gratifié les légionnaires. Comme l'avait bien reconnu Lesquier, le gouvernement conserve pour lui le bénéfice du change ; au lieu de verser 100 deniers, il ne verse que 84 deniers 15 oboles trois quarts, qui équivalent à 100 tétradrachmes de cuivre comptés à 6 oboles. Ces calculs ont été parfaitement précisés par M. Marichal.

Les dépôts des soldats comprennent plusieurs éléments, dont M. Marichal a repris l'étude. Il s'accorde avec M. Lesquier sur la définition des *seposita*, qui correspondent à la moitié du montant des *donativa*. Mais, à la différence de M. Lesquier, l'auteur estime que les auxiliaires ne sont pas rigoureusement exclus du bénéfice des *donativa*. Les *deposita* sont, au contraire, une épargne volontaire, et le soldat peut librement opérer des retraits ; ce sont ces opérations que M. Marichal illustre par le commentaire d'un papyrus du Fayum.

Les lacunes ou les incertitudes de nos connaissances ne sont jamais déguisées. La définition du *viaticum* demeure obscure : sous ce nom figure au compte du soldat une somme fixe de 75 deniers. Nous ignorons ce que signifie au juste la mention *loricitis* qui figure chaque fois en tête du compte, avant les mots *in deposito ;* la solution de cette énigme n'est pas trouvée (p. 61). Je me demande s'il ne faut pas rapprocher le titre non moins mystérieux du *procurator a loricata* de Rome. Mommsen pensait déjà qu'il s'agissait peut-être d'une salle à revêtement métallique, d'une sorte de coffre-fort, mais on incline habituellement à expliquer ce terme par l'existence, sur le Forum, d'une statue *loricata* de César. Il me paraît que le texte du papyrus étudié par M. Marichal apporte une confirmation presque décisive à l'opinion de Mommsen : *loricitis* devrait donc être regardé comme une déformation de *loricatis* et se traduire « dans les coffres-forts ».

A. Piganiol.

A. Deléage, *La capitation du Bas-Empire* : Mâcon, 1945, 1 vol. in-8°, 303 pages.

Ce livre est une œuvre posthume, parue un an après que l'auteur eut été tué glorieusement dans les combats libérateurs. Cette circonstance n'empêche pas l'ouvrage de former un tout parfait ; seuls, les sept index ont été rajoutés après coup par le soin d'amis dévoués (le cinquième est particulièrement précieux pour les latinistes : *index des mots techniques latins*).

L'introduction fait l'historique des innombrables théories qui ont été émises, depuis les commentateurs du XVI^e siècle jusqu'à nos jours, sur le problème difficile de la capitation du Bas-Empire. On sait qu'en France même MM. Piganiol et F. Lot ont écrit sur ce sujet des ouvrages mémorables, mais violemment opposés. Cet historique inspire à Deléage trois remarques préliminaires, qui lui dictent la méthode à suivre pour renouveler le sujet : 1) on a surtout posé le problème de l'assiette de l'impôt, et non celui de son recouvrement ; 2) la capitation du Bas-Empire a été considérée comme un tout dans le temps et dans l'espace ; 3) les documents de la pratique (notamment des papyrus) ont été généralement négligés. Il juge donc indispensable, pour éviter les généralisations hâtives, de procéder à une étude régionale minutieuse ; il envisage successivement la capitation dans l'ensemble de la préfecture d'Orient, puis à l'intérieur des divers diocèses, en Égypte, en Syrie, en Asie Mineure, dans le Pont, en Thrace, puis en Illyrie, dans la préfecture des Gaules, en Italie, en Afrique. Il pose comme principe méthodique que les lois étaient valables pour les seules régions auxquelles les exemplaires conservés étaient adressés. Dans chaque région, son analyse se développe, dans la mesure où les documents le permettent, selon le schéma suivant : nature de la capitation ; impôt personnel ou impôt foncier ; détermination des éléments imposables et unité d'assiette ; recouvrement de l'impôt et utilisation du produit des taxes.

Les premiers chapitres sont les plus fournis et présentent une importance capitale, mais ce n'est pas le lieu dans cette Revue d'en rendre compte, car ils sont relatifs aux provinces d'Orient et reposent principalement sur les nombreux documents de la pratique, qui sont des papyrus rédigés en grec.

En Illyrie, les seuls documents qui subsistent sont quelques constitutions impériales ; elles montrent qu'entre 366 et 371 l'impôt sur l'ensemble des éléments de la fortune rurale (main-d'œuvre, cheptel) fait place à un simple impôt sur la terre.

Dans la préfecture des Gaules, à défaut de documents de la pratique, l'auteur recourt aux indications d'Ammien Marcellin, au *Panégyrique*

d'Eumène et à quelques textes législatifs. Le témoignage du *Panégyrique* est particulièrement intéressant. Deléage en conclut que le recensement de Dioclétien porta à la fois sur les biens-fonds (*modus agrorum*) et sur la main-d'œuvre agricole (*numerus hominum*) ; que l'unité d'évaluation pour les uns et les autres est l'unité-tête ; qu'il exista une « formule du cens » spéciale pour la Gaule, mais applicable à la Gaule entière. Le terme *capitatio plebeia* désignerait, non une troisième capitation, mais la capitation personnelle, en tant qu'elle s'applique à la population des travailleurs établis à leur propre compte. Dès le règne de Constance, les empereurs s'efforcent de substituer au recouvrement de la capitation par les curies des cités le recouvrement par le personnel des administrations.

Pour l'Italie, l'auteur utilise, outre les textes législatifs, un document de la pratique : l'inscription de Volcei en Bruttium (*C. I. L.*, X, 407) : dans ce pays pauvre, l'unité de l'assiette est la *millena* (= 3 ha), plus de trois fois plus petite que le *iugum* d'Orient ; ce fait s'explique parce que, seule, l'étendue agraire proprement dite compte dans l'appréciation de l'exploitation rurale. La substitution du personnel administratif aux curiaux fut tentée, mais n'aboutit pas en Italie, tant la tradition municipale y était solidement enracinée.

En Afrique existe un impôt personnel, payé aussi bien par la population urbaine que par la population rurale, et exigible aussi bien pour la population libre que pour la population servile. L'unité fiscale pour l'impôt immobilier est la centurie de 200 arpents.

En conclusion de cette revue régionale minutieuse, l'auteur distingue trois sens possibles du mot *capitatio* ; le premier est un sens très restreint : taxe de fourrage ; en un sens plus général, la *capitatio* désigne, selon les provinces et les temps, soit un impôt personnel, soit une méthode d'appréciation des différents éléments de la fortune, en raison d'une unité fictive définie régionalement (*caput*). La réforme de Dioclétien consista, non à créer un impôt particulier, mais à faire de la capitation ce système d'appréciation. Ainsi, selon les régions et les époques, Deléage est conduit à donner raison soit aux tenants de la double capitation, personnelle et foncière, soit aux théoriciens de la capitation unique ; à considérer comme base de l'assiette soit une unité de surface, soit une unité de valeur ; à attribuer le recouvrement soit à l'administration, soit aux curies municipales. L'unité d'assiette est elle-même variable ; *iugum*, *millena*, *centena*, parce qu'elle reflète le régime agraire de régions inégalement riches.

Cette brève analyse ne donne qu'une idée très imparfaite de la vaste enquête menée par Deléage. Par son recours aux documents de la pratique, par son sens de la relativité, sa défiance à l'égard de l'esprit de

système, sa clarté dans l'exposé, le maître trop tôt disparu se révèle un historien de haute classe, habile à interpréter à la fois les documents grecs et les documents latins. Ce livre vient à son heure. M. W. Seston, qui n'a pu l'utiliser, ne note-t-il pas dans sa thèse *Dioclétien et la tétrarchie*, Paris, 1946, p. 264 : « La nature de notre information explique qu'il ait toujours paru impossible d'esquisser l'évolution de la capitation et qu'on ait préféré en décrire la théorie »? Et, plus bas : « ... toujours les érudits sont partis d'une certaine définition *a priori* du *caput* ». Le livre de Deléage marque donc une étape importante dans la longue histoire du problème de la capitation. Est-ce à dire qu'il y mette le point final? Assurément non, puisque d'ores et déjà la thèse de M. Seston, qui, de son côté, met en relief l'intérêt des papyrus égyptiens et de l'inscription de Brigetio, jette un jour nouveau sur les origines de la capitation (p. 251-294). De nouvelles discussions ne peuvent manquer de s'instaurer, menées par exemple par M. Lot ou M. Piganiol, auxquels je ne saurais, faute de compétence historique ou juridique, prétendre me substituer. Il me sera permis du moins de regretter l'absence, dans la synthèse de Deléage, du recours aux œuvres littéraires ; tels textes de Salvien, de Sidoine Apollinaire ou des hagiographes eussent apporté leur contribution à l'étude de la capitation, considérée du point de vue subjectif : l'attitude des contribuables gallo-romains devant l'impôt ; il semble qu'une enquête analogue aurait pu être instituée pour les différentes provinces de l'Empire et aurait utilement illustré, voire contrôlé, les conclusions de Deléage sur les différences régionales qui ont existé dans l'assiette et le recouvrement de la capitation.

Pierre COURCELLE.

— J'ai retracé récemment l'histoire du problème de la capitation (*Journal des Savants*, 1946, p. 128) et n'y veux point revenir. Le progrès de la discussion, la découverte de documents nouveaux semblent avoir donné tort aux thèses naguère soutenues par M. F. Thibault et par moi-même. C'est la solution exposée en 1928 par H. Bott qui l'emporte. Mais la courte thèse de Bott ne définissait que les principes généraux du système. L'originalité du livre de Déléage est d'en avoir poursuivi l'application dans chaque province. Il a suivi avec plus de rigueur une méthode que j'avais déjà moi-même esquissée.

L'étrange système de Dioclétien conduisait à additionner ensemble les unités fiscales de l'impôt foncier et celles de l'impôt personnel, conformément à un barème. C'est ce qu'avait méconnu l'ouvrage de F. Lot consacré à ces problèmes. Mais ce système compliqué supposait qu'on pût tenir à jour des cadastres minutieux ; il semble bien qu'on n'a réussi

à le faire que dans un petit nombre de contrées d'Orient, et surtout à proximité même des résidences impériales.

En Occident, il a fallu se contenter de méthodes d'application grossières, de comptes globaux de population paysanne, d'estimation d'ensemble de surfaces cultivées. Restait à fixer la part de chaque contribuable, et ce soin était laissé aux administrations locales. Par suite, l'impôt a dû prendre un caractère coutumier, et la capitation s'est attachée aux fonds de terres et aux personnes ; M. Thibault et M. Lot ont bien étudié naguère cette dégradation.

Déléage n'a pas étudié les origines du système qu'il retraçait. On consultera à ce sujet avec fruit le chapitre que consacre à la fiscalité W. Seston, dans son ouvrage sur *Dioclétien et la tétrarchie*, I (Paris, 1946, p. 261).

En revanche, Déléage a étudié avec soin tout le système de l'assiette et de la perception de l'impôt. Peut-être n'a-t-il pas rendu justice à la réforme tentée par Valentinien ; il paraît la condamner, parce qu'elle tendait à déposséder les curies en confiant la perception aux *officia ;* peut-être faut-il, en réalité, considérer cette dépossession comme un bienfait, si on mesure combien était lourd le poids de la responsabilité des percepteurs, solidaires des contribuables et solidaires entre eux.

Sur le détail de l'interprétation des textes, on pourra parfois être tenté de discuter avec Déléage. Surtout il me paraît avoir eu tort de proposer, pour interpréter plusieurs textes difficiles, d'y donner au mot de *capitatio* le sens de « taxe de fourrage » qu'il ne possède que par exception.

Pour l'étude de la capitation, l'ouvrage de Déléage est désormais fondamental ; il suffirait à préserver de l'oubli un nom que d'autres œuvres encore contribueront à nimber de lumière durable.

A. Piganiol.

Franz Cumont, *Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains* : Paris, Geuthner, 1942, 543 pages.

Heureusement qu'il est des ouvrages auxquels une recension ne sert de rien ; il suffit de dire : « Le livre a paru, il est indispensable » (cf. *Mémorial des Études latines*, 1943, p. 354-355), et de savoir que, longtemps attendu, publié aux pires moments d'une guerre atroce comme une protestation de la science la plus sereine, il a tout aussitôt prodigué et ne cessera plus de prodiguer ses bienfaits. Immédiat ou accidentellement tardif, un compte-rendu ne saurait être qu'un hommage de reconnaissance personnelle parmi tant d'autres qui, pour être silencieux, n'en sont pas moins fervents.

Nul autre que M. Fr. Cumont ne pouvait s'attaquer à pareille tâche et, sous un titre aussi modeste, offrir une telle et si complexe richesse ; nul autre ne pouvait revêtir d'une telle clarté des idées si souvent confuses et si éloignées de nos conceptions. On évoque, après lui, après M. Boyancé (*R. É. A.*, 1943, p. 293), l'autre grand savant qui a pour nous illuminé les représentations plastiques de notre Moyen-Age : M. É. Mâle. Mêmes méthodes, même érudition — prodigieuse —, même limpidité. On ajoutera : même nécessité (heureuse) de lire et de relire le livre, soi-même, de bout en bout. Qu'il suffise donc d'indiquer sommairement la méthode, et l'ordre suivi par l'auteur.

Devant la masse, si longtemps muette, des monuments funéraires de l'Empire romain, M. Fr. Cumont n'était point servi par son admirable connaissance des cultes orientaux : ils sont, ou semblent, de figurations toutes classiques. De très belles études, de MM. Carcopino, Bendinelli, Marrou, Boyancé, avaient défrichés quelques cantons isolés : la basilique (ou tombeau) de la Porte Majeure, le symbolisme de la musique, des Muses. Quelques autres chercheurs s'étaient resserrés dans le cercle de certaines représentations privilégiées : travaux d'Hercule, Centaures (un début de réponse au désir formulé p. 456 a été proposé, *Mélanges d'Arch. et d'Hist.*, 1923, p. 32 et suiv.), scènes dionysiaques. A chacun, M. Fr. Cumont fait généreusement honneur de découvertes souvent bien partielles. Mais il suffit d'ouvrir son livre pour voir se perdre ces acquisitions de détail en un vaste ensemble lumineux qu'on ne soupçonnait pas avant lui : celui — si l'on veut — d'un nouvel optimisme, confiant dans le bonheur d'une vie future, après les crises douloureuses (rationalisme et superstitions, désespoir et néant) qui avaient déchiré les esprits au dernier siècle de la République. C'est pourtant en cette période de désordre spirituel qu'avec le néo-pythagorisme et une certaine romanisation éclectique du stoïcisme se sont élaborés les éléments majeurs des croyances d'outre-tombe que révèlent à M. Cumont peintures et sarcophages. Mais ils ne les révèlent qu'avec l'appui des textes : une lecture immense fonde les bases de chaque chapitre ; textes cités, critiqués, rapprochés, commentés ; les plus classiques et les plus rares, s'éclairant l'un l'autre, devenus nouveaux ou surprenants par leurs rapprochements mêmes. Les doctrines ainsi s'établissent avec évidence ; et puis vient à chaque fois l'étude des monuments : un nouvel effort de confrontations et d'exégèse, souvent autour de pièces maîtresses reproduites ici à la perfection et scrutées avec patience ; mais un effort qui, grâce au substrat des textes, sait où aller. Et qui, poursuivi de proche en proche, arrive à enrichir, par l'analyse archéologique, jusqu'aux textes d'où il est parti.

M. Cumont n'a pas cherché à établir un classement exhaustif des mo-

numents. Il s'est presque limité, apparemment, aux aspects célestes des croyances d'outre-tombe ; mais il a montré que maintes représentations mythologiques, auxquelles on aurait été tenté de faire un sort particulier, se rattachaient en fait à tel ou tel de ces aspects. Si, par exemple, a été établie (et suivie en ses fluctuations historiques) la croyance à une localisation des Enfers dans l'hémisphère inférieur, et si ensuite a été éprouvée sur les monuments la réalité des Dioscures-symboles des hémisphères, on verra se rattacher à ce couple croyance-symbole les représentations du mythe de Phaéthon, du rapt de Proserpine, de celui de Ganymède... ; et l'idée d'éternité attachée à la figure des Dioscures se dégagera autant de l'étude des monnaies que de celle des sarcophages. — Cette mise en place synthétique n'a d'ailleurs que fort peu, ou point, d'inconvénients, tant les *indices* sont riches et commodes : que le lecteur soit seulement avisé de s'y reporter, et même de les parcourir pour eux-mêmes, sans se lasser ; il sera étonné des découvertes qu'il y fera. — Le deuxième chapitre, parti de la doctrine des âmes aériennes, avec ses nombreuses diversités philosophiques, conduit aux représentations si curieuses des Vents, qui emportent et qui purifient, et dont le symbolisme se retrouve jusqu'en des figures de Tritons et de Sirènes, et de Néréides dont les voiles se gonflent. Puis est étudiée la Lune séjour des morts, avec les diverses spéculations (spécialement les mythes de Plutarque et Jamblique) sur le sort des âmes entre la terre et la lune, et au-dessus ; leur symbolisme se diversifie selon les provinces de l'Empire et se trouve ici étudié de façon très nouvelle. Avec les Muses, garantes d'immortalité pour tous ceux qui se sont donnés à leur haute sagesse, avec les représentations du Repos des Morts, auquel se rattachent antithétiquement les scènes de *Virtus* (combats ou chasses), il semblerait que nous soyons en terres plus battues : mais il suffit de lire pour faire aveu d'ignorance et pour s'enrichir étonnamment.

S'enrichir... Et plus que de faits et d'idées : s'enrichir de curiosités nouvelles. Car maintenant qu'elle existe, cette synthèse à faire trembler, la réflexion sur les croyances d'outre-tombe va pouvoir s'exercer sans crainte de s'égarer ou de se heurter à un mur. Questions de chronologie, d'abord ; et puis questions de foi : j'entends : dans quelle mesure tel type de sarcophage était-il commandé, ou choisi, par telle personne, de préférence à un autre ; et aussi : dans quelle mesure son intelligence ou sa sensibilité s'attachaient-elles au symbolisme sous-jacent. Et puis, ceci encore : ces sculptures de marbre sont somptueuses, les idées que, même inconsciemment, elles reflètent, sont d'origine savante et parfois d'une singulière complexité : pour l'une et l'autre raison, elles ne nous font accéder qu'aux croyances (ou à un conformisme de mode?) d'une élite, ou au moins d'une bourgeoisie très aisée. Qu'une partie importante de

la masse semi-cultivée ait été touchée par les mêmes idées, sans avoir les moyens d'en extérioriser le symbolisme, il faut sans doute le penser. Mais comme nous voudrions découvrir, ou au moins spupçonner, la nature et la qualité des croyances d'outre-tombe de *tous* les autres ! De ceux qui sont allés vers les superstitions traditionnelles ou étranges, vers les religions orientales, vers le christianisme : par quelles voies, par quels tortueux et divers cheminements?... Nous voilà dans le rêve. Mais point tant qu'il semble : grâce à cet ouvrage, ou plutôt à ce monument grandiose, mainte approche devient possible, ou au moins pensable. L'œuvre de M. Fr. Cumont, dont aucun latiniste, aucun historien de l'Empire romain ne saurait plus se passer, ne cessera de fructifier ; elle ne cessera pas non plus de s'imposer comme un haut exemple de conscience scientifique : la plus simple d'apparence et la plus généreuse.

Jean BAYET.

Ephemeris Dacoromana (*Annuario della Scuola Romena di Roma*), XI (1943) : Roma, Tipografia del Senato, 1945, XII-350 pages.

Que soient d'abord rendues grâces à l'effort quasi héroïque du directeur de l'École roumaine, M. S. Lambrino : à travers les pires difficultés, il a maintenu à Rome l'activité de son Institut ; il nous offre maintenant, avec sa simplicité habituelle, ce grand et beau volume, affirmation de continuité et riche promesse d'avenir.

En fait, deux ouvrages très importants, en des ordres d'études très différents.

M. Bucur MITREA présente une synthèse sur la *Pénétration commerciale et circulation monétaire en Dacie avant la conquête* (p. 1-154, avec 3 cartes). Le fondement en est l'étude des dépôts monétaires, retrouvés en Dacie, localisés et inventoriés avec le maximum de précision. On sait combien ce genre d'études, mis au point par M. A. Blanchet, auquel il est rendu ici un juste hommage, est fructueux déjà et plein de promesses. Il y a des précautions à prendre : M. Mitrea discute les hypothèses qui, à côté des relations commerciales, font la part des pillages, rançons ou tributs. Il y a des cas particuliers étranges ; comme celui de ces 40,000 *aurei* de Lysimaque découverts en 1540 : je demanderai volontiers à M. Mitrea s'il croit vraisemblable qu'il s'agisse là d'un fonds de commerce ou d'un dépôt bancaire... Mais les inventaires et les reports sur cartes sont de premier ordre, et les conclusions extrêmement importantes pour l'ancienne histoire de la Dacie : relations avec Olbia, la Macédoine, Lysimaque, Thasos, Apollonia et Dyrrhachium, finalement supplantés par les Romains ; voies de commerce, surtout fluviales, et densité des échanges surtout avec la Dacie occidentale ; denrées d'échange : huile,

vin, objets fabriqués à l'importation ; or, sel, fer, peut-être blé à l'exportation. Pourra-t-on aller plus loin, et définir, par exemple, pourquoi l'or brut était échangé contre des espèces étrangères, pourquoi ces espèces étaient objet d'imitations? Mais c'est poser le problème du commerce *intérieur* de la Dacie : tout autre ; et qui, certes, n'est ni simple ni facilement abordable.

M. Constantin Vicol étudie (p. 155-347) l'*Exposition et la critique de l'Épicurisme par Cicéron*. Bien des savants se sont occupés, on le sait, de cette question, en particulier R. Hirzel et H. Uri. Mais elle méritait d'être reprise à fond depuis les belles recherches d'E. Bignone, sur l'*Aristotele perduto* et le premier stade de l'Épicurisme. Et M. Vicol a donné à son ouvrage toute l'ampleur d'exposition et de discussion qui lui assure maintenant la première place en pareille matière ; sa clarté d'exposition rendra, au surplus, de grands services à qui voudra approcher la doctrine même d'Épicure. Considérons, nous conseille M. Vicol, Cicéron avant tout comme un « homme », c'est-à-dire avec ses habitudes et ses tendances propres : son éducation et son but (de restauration morale et politique) expliquent le peu d'intérêt qu'il porte à la canonique et à la physique épicuriennes et l'erreur qu'il commet en les discutant isolément, sans liaison avec la psychologie morale de la doctrine (et peut-être aussi, ajouterons-nous — et sans négliger l'apport de l'admirable article que vient de donner M. D. van Berchem au *Museum Helveticum*, 1946 — le silence qu'il garde sur Lucrèce) ; mais, d'autre part, le cercle de ses relations et ses préoccupations du moment nous aident à comprendre son argumentation quand il s'agit de la mort, de la douleur, du souverain bien, et pourquoi il nous donne une vue très incomplète de l'état et des besoins spirituels de l'ensemble de la société romaine : l'accent seul de Lucrèce, dirai-je, nous aide mieux à faire le point. Techniquement, M. Vicol juge les exposés de Cicéron honnêtes, parfois seulement trop abrégés ; il est moins sévère que ses prédécesseurs sur le désordre des réfutations : empruntées à d'autres auteurs que les exposés, Cicéron aurait cherché à les faire répondre, vaille que vaille, à l'ordre suivi dans ces exposés. Mais voici le plus nouveau : il pense que Cicéron s'est fondé surtout sur des discussions de l'École académique (le rôle de son maître Antiochos étant d'ailleurs indéniable), remontant jusqu'à la polémique d'Épicure contre l'ancien aristotélisme. Le rôle du stoïcisme est ainsi très réduit ; et trop, à mon sens. Même s'il faut admettre, en chaque cas, l'utilisation de la « source unique » — et cela à cause de la rapidité du travail de Cicéron en ses derniers ouvrages — il était trop cultivé et sa mémoire trop nourrie pour qu'on ne fasse pas plus grande la part des « contaminations » ou des « interférences ». Le juste point de vue auquel s'est placé M. Vicol exige que « cet homme qu'est Cicéron »

nous apparaisse autre qu'un copiste et ses incohérences mêmes autre chose que du travail d'adaptation mal fait. Mais, quant au plaisir et au profit qu'on tire de cette lecture, qui les niera? La question est renouvelée de fond, et, sur certains points essentiels, de la façon la plus probante.

Jean BAYET.

H. ROLLAND, *Fouilles de Glanum (Saint-Rémy-de-Provence)* : Paris, de Boccard, 1947, 160 pages in-4°.

Glanum est un très important ensemble archéologique — ce fut sans doute un lieu de culte — situé à trois kilomètres au sud de Saint-Rémy-de-Provence. L'Arc et le Mausolée sont célèbres de longue date, mais ils restent en dehors de la présente publication, ce qu'en un sens je regrette.

Il s'agit ici, en effet, des fouilles qui ont été commencées en 1921 par M. Jules Formigé et par P. de Brun. Depuis 1942, elles ont été continuées par M. H. Rolland, numismate distingué, qui les publie dans ce beau volume, premier d'une collection qui réunira les suppléments à *Gallia*, notre jeune et déjà vigoureuse revue d'antiquités nationales.

Illustrant son exposé d'une centaine de photographies et de dix-sept plans, M. Rolland décrit les monuments découverts, des thermes et de nombreuses maisons à cour intérieure. Il distingue : 1° une période hellénistique, antérieure à 100 avant J.-C. ; 2° une période gréco-romaine, de 100 à 40 avant J.-C. ; 3° une période romaine, de 40 à 270, date de l'invasion germanique.

La thèse — solidement fondée — est qu'il y a eu une civilisation gallo-grecque venue (d'Italie, je pense) par Marseille et qu'on en trouve un reflet « dans les antiques de Glanum comme dans l'art provincial de toute la Narbonnaise ». L'actif travail fait en Provence depuis quelques décades (par M. F. Benoît entre autres) renouvelle profondément la connaissance du passé préromain et de sa durable influence.

Marcel DURRY.

Collection Quaderni dell'Impero. — Juan Serra VILARÓ, *Scavi e ritrovamenti in Spagna* (Orme di Roma VII), 27 pages in-8° ; — Guido UCELLI, *Scienza e tecnica di Roma documentate dall'impresa di Nemi* (*La scienza e la tecnica...*, XIX), 15 pages in-8° ; — Rinaldo BINAGHI, *La metallurgia ai tempi dell'Impero Romano* (Ibid., XX), 21 pages in-8°, Roma Reale Ist. di Studi Romani, 1946.

Le seul énoncé des titres de ces « brochurettes » (qui se vendent d'ailleurs 50 lires l'une) est plus long que le compte-rendu qu'il convient d'en faire. M. Vilarô étudie la date des murs cyclopéens de Tarragone (*opus*

Scipionum), la première fabrique de terre sigillée trouvée en Espagne à Abella, enfin la basilique chrétienne de San Fruttuoso et sa nécropole (à Tarragone également). — M. Ucelli résume les découvertes de Nemi, insistant sur les particularités techniques, documentation d'autant plus utile que les deux fameux bateaux furent brûlés le 31 mai 1944 par des soldats allemands ; il n'en reste que quelques bronzes ornementaux qui avaient été transportés à Rome. — Plus digne d'intérêt est le travail de M. Binaghi sur l'extraction et le traitement des minerais sous l'Empire : situation juridique des mines, travail dans les galeries, diverses sortes de (hauts-)fourneaux, principales richesses minières et leur répartition géographique. Cette étude ressemble à un article du *Dictionnaire des Antiquités*, mais malheureusement sans références.

Marcel DURRY.

Mario MORETTI, *Ancona*, dans la Coll. Italia Romana : municipi e colonie, I, VIII : Roma, Reale Istituto di Studi Romani, 1946, 112 pages et 16 pl. in-8°.

C'est une excellente monographie avec de bons *indices* et une illustration qui tient lieu de promenade à travers la ville et dans son musée. Le premier tiers retrace l'histoire d'Ancône jusqu'au VI^e^ siècle. Après quoi, on visite les monuments : arc de Trajan, forum, temple de Vénus, amphithéâtre, thermes, etc..., sans oublier le port ou plutôt les ports, puisque le port grec est distinct (la chose fut mise en doute) de celui que Trajan fit construire *ex pecunia sua* comme base de départ pour la seconde guerre dacique.

Je regrette seulement qu'un livre de ce genre ne comporte aucune conclusion qui caractérise cette ville et son rôle dans la péninsule. La romanité avait-elle donc créé une civilisation *standard* telle qu'il nous soit impossible de déceler la moindre originalité? Des divers livres de cette collection sortira-t-il une image renouvelée de l'Italie antique? Cet ouvrage sur Ancône n'est pas un livre d'historien, mais un guide. Comme il est très bien fait, selon le mot à la mode, suivons le guide !

Marcel DURRY.

Droit romain.

H. LÉVY-BRUHL, *Nouvelles études sur le très ancien Droit romain* (Publications de l'Institut de Droit romain de l'Université de Paris, t. I) : Paris, Sirey, 1947, 167 pages.

Si de Frazer à M. Dumézil la méthode comparative a pu, avec ou sans l'appui de la linguistique, livrer le secret de nombreux mythes d'origine préhistorique, il semble jusqu'à présent que, pour interpréter le droit